

15. La peur de la responsabilité

La peur ne se cache pas dans ce qui nous menace, mais en nous-mêmes. Elle est un sentiment qui assaille le moi, qui fait écran entre le moi et la réalité qui m'interpelle. La réalité, ou Dieu à travers la réalité, appelle notre moi à sortir, à répondre, à se montrer, comme après le premier péché quand le Seigneur vient au jardin appeler Adam : « Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : Où es-tu donc ? Il répondit : J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur parce que je suis nu, et je me suis caché. » (Gen 3,9-10)

La peur est quelque chose qui change la conscience de soi, le sens du moi : « J'ai pris peur parce que je suis nu ». Ce n'est pas l'absence d'habits qui fait qu'Adam se sent nu car, jusqu'à ce moment, il ne pouvait même pas s'imaginer qu'il fallait habiller le corps. C'est la peur qui lui donne un sentiment de soi qui veut se cacher, qui veut éviter d'être vu, de se présenter, de devoir répondre « moi ! » au moment où Dieu l'appelle. Adam a peur de la responsabilité qui engage sa personne.

Au même chapitre 23 des *Fiancés*, certainement le plus émouvant de tout le roman, il y a une autre personne qui émerge de la foule multiple, mais qui va retrouver un moi responsable : l'Innomé. Il descend de son château pour rencontrer le Cardinal Federigo Borromée, le cousin du saint Charles. Il s'était laissé saisir par un appel mystérieux à désirer une liberté dont il n'avait encore jamais fait l'expérience. Cet appel, il l'a entendu à travers son cœur tourmenté, à travers la rencontre avec Lucia, le son solennel des cloches au fond de la vallée, le mouvement des foules qui se rendaient à la rencontre du Cardinal.

Quand il arrive à la maison du curé du lieu où le Cardinal Federigo Borromée est hébergé, le petit groupe des prêtres réunis dans l'antichambre panique et l'isole aussitôt. Après avoir été averti de la présence de l'Innomé, le Cardinal demande à le voir. Son chapelain tâche de l'en dissuader, mais sans succès :

« Le chapelain s'en retourna, disant en lui-même : 'Il n'y a pas moyen ; tous ces saints sont des entêtés'. Ayant ouvert la porte et s'étant présenté dans la pièce où était le seigneur et la troupe de prêtres [*en italien : 'brigata', brigade, comme si eux étaient les délinquants et non plus l'Innomé*], il vit ceux-ci tous serrés d'un côté [*ils sont enfermés dans la peur*], chuchotant et regardant en dessous cet homme extraordinaire qu'ils avaient laissé seul dans un coin. [Le chapelain] alla vers lui ; et, l'examinant de son mieux du coin de l'œil, il pensait aux armes qui pouvaient être cachées sous cette casaque, et se disait qu'il devrait bien au moins, avant de l'introduire, lui proposer... Mais il ne put s'y résoudre [*la peur de l'autre nous fait toujours croire que l'autre est armé, que tout le danger se cache en lui ; il suffit de penser comment, dans les aéroports et les lieux publics, nous sommes sur le qui-vive pour découvrir d'éventuels terroristes parmi les personnes qui nous entourent*].

Il s'approcha et lui dit : 'Monseigneur attend votre seigneurie. Veuillez bien venir avec moi.' Et, le précédant au milieu de cette petite foule [*toujours ce mot !*] qui aussitôt forma la haie, il jetait à droite et à gauche des coups d'œil qui signifiaient : 'Que voulez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il [le Cardinal] fait toujours à sa tête ? » (On croit entendre certains commentaires sur le Pape François !)

De fait, le Cardinal a une identité, un moi qui n'a pas peur, un moi qui *existe* et, par conséquent, est ouvert, sans défense, sans armes face à la réalité, à l'appel que Dieu lui suggère à travers les circonstances et les rencontres : « À peine l'Innomé eut-il été introduit, que Federigo, avec un visage serein et où se peignait l'empressement, alla vers lui, les bras ouverts, comme vers une personne désirée ».

Et Federigo avoue à l'Innomé que, malgré la joie de l'accueillir, sa venue l'accuse aussi, car il se rendait compte qu'il aurait dû répondre le premier à l'appel de la charité pastorale et venir vers lui depuis longtemps, lui qui est son évêque :

« – Oh ! dit-il tout animé, quelle précieuse visite est celle que je reçois en ce moment ; et combien je vous dois de reconnaissance pour une si bonne pensée, quoiqu'elle ne soit pas pour moi sans un certain reproche !

— Un reproche ! s'écria le seigneur étonné, mais adouci par ces paroles et ces manières, et satisfait que le Cardinal eût rompu la glace et entamé un sujet quelconque d'entretien.

— Oui vraiment un reproche, reprit celui-ci ; elle m'accuse de m'être laissé prévenir, tandis que depuis si longtemps et tant de fois j'aurais dû aller chez vous moi-même. »

Et je ne résiste pas à citer un autre passage de ce chapitre des *Fiancés* dans lequel Manzoni décrit la rencontre entre un moi qui renaît à la propre identité, au désir du bon, du beau, de Dieu, un moi racheté, et un moi qui a une autorité pleine de maturité responsable, pleine de charité, une maturité du moi féconde qui engendre le moi de l'autre. L'identité de Federigo Borromée éduque l'identité de l'Innomé, de cet homme sans nom, sans identité, plein de haine, de mépris de soi, isolé par la peur qu'il a semée autour de lui. Le Cardinal *éduque* au sens étymologique du terme *e-ducere*, conduire dehors, faire sortir le moi de la fermeture sur soi-même.

« Les deux personnages demeurés seuls furent quelques moments sans se parler, chacun d'eux en suspens, mais d'une façon diverse chez l'un et chez l'autre. Porté là comme de force par une inexplicable fièvre de sentiments et d'idées plutôt qu'amené par un dessein déterminé et dont il se fût rendu compte, l'Innomé y demeurait encore comme par force, tiraillé entre deux passions opposées, ce désir qui le pressait, et auquel se joignait une vague espérance de trouver du soulagement à son tourment intérieur, et de l'autre côté une honte mêlée de dépit, la honte de venir ainsi, comme un misérable, soumis et repentant, se reconnaître en faute et implorer un autre homme ; et il ne savait trouver des paroles, ou même n'en cherchait point.

Cependant, lorsqu'il levait les yeux sur le visage de cet homme, [*ce qui nous sauve du désordre des sentiments et d'idées que l'orgueil et la peur cultivent en nous est toujours la rencontre, est rencontrer l'autre, sortir de nous-mêmes pour vivre une relation, même avec un seul regard, découvrant que nous sommes sous le regard de qui nous aime, qui aime notre vraie beauté*] il éprouvait, et à chaque instant d'une manière plus vive, un sentiment de vénération tout à la fois impérieux et doux, qui, en augmentant sa confiance, mitigeait son irritation, et, sans heurter de front l'orgueil, l'abattait et, pour ainsi dire, lui imposait silence [*un homme, qui possède une vraie autorité, libère le moi du masque de l'orgueil qui réduit et étouffe la personne ; par la confiance il fait de lui un fils qui accepte qu'un père lui donne la vie*]. En Federigo en effet, on voyait une de ces figures qui annoncent la supériorité, mais une supériorité que l'on aime [*C'est justement l'autorité d'un père qui engendre la vérité de notre moi, ce qui est l'antidote aussi bien de l'autoritarisme moralisateur que de l'anti-autoritarisme des années '68*]. Nullement courbé ni appesanti par les années, il avait dans le portement une dignité naturelle et une sorte de majesté involontaire ; son œil était vif et grave, son front serein et marqué de l'empreinte de la réflexion ; sous ses cheveux blancs, sous sa pâleur et parmi les traces de l'abstinence, de la méditation, de la fatigue, brillait dans ses traits comme une fleur de pureté virginale [*la virginité est la beauté féconde de qui aime sans posséder, sans consumer l'autre, mais lui donnant d'exister, d'être soi-même, comme autre, comme identité irréductible à nous*] ; leur ensemble montrait que dans un autre âge la beauté proprement dite en avait été le caractère ; [*mais Manzoni se dépêche d'énumérer les facteurs et les expériences qui éduquent et forment une beauté bien plus profonde et consistante*] maintenant l'habitude des pensées élevées et bienveillantes [*ce sont les pensées selon Dieu que Jésus demande à Pierre*], la paix intérieure d'une longue vie, l'amour des hommes [*l'amour pour l'homme en tant qu'homme ; l'étonnement et l'estime face à l'humain*], la joie continue d'une espérance ineffable [*la joie continue, constante, de chaque instant, parce que le cœur ne consume pas l'objet de sa jouissance mais le possède dans le désir de l'espérance ineffable, d'une espérance qu'on ne peut exprimer avec des mots et qui nous imprègne de silence*], y avaient substitué ce que j'appellerais une beauté de vieillard, qui ressortait encore plus sous la magnifique simplicité de la pourpre. »

Comme nous avons besoin du génie et de l'inspiration de pages comme celle-ci ! Justement pour retrouver le sens de notre moi, du moi de chaque homme, un moi qui n'est pas mortifié, aliéné, censuré, masqué par les faux modèles d'identité de soi qui nous bombardent, qui remplissent l'air, qui sont comme un nuage toxique qu'on ne voit pas mais qui entre en nous, qui décompose notre organisme pour nous conduire à la mort de l'humain !